Document généré le 12 oct. 2024 00:56

24 images

Les enfants du rock

Julien Fonfrède

Numéro 194, mars 2020

Imaginaires du cinéma pour enfants

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93092ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fonfrède, J. (2020). Les enfants du rock. *24 images*, (194), 80–85.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2020

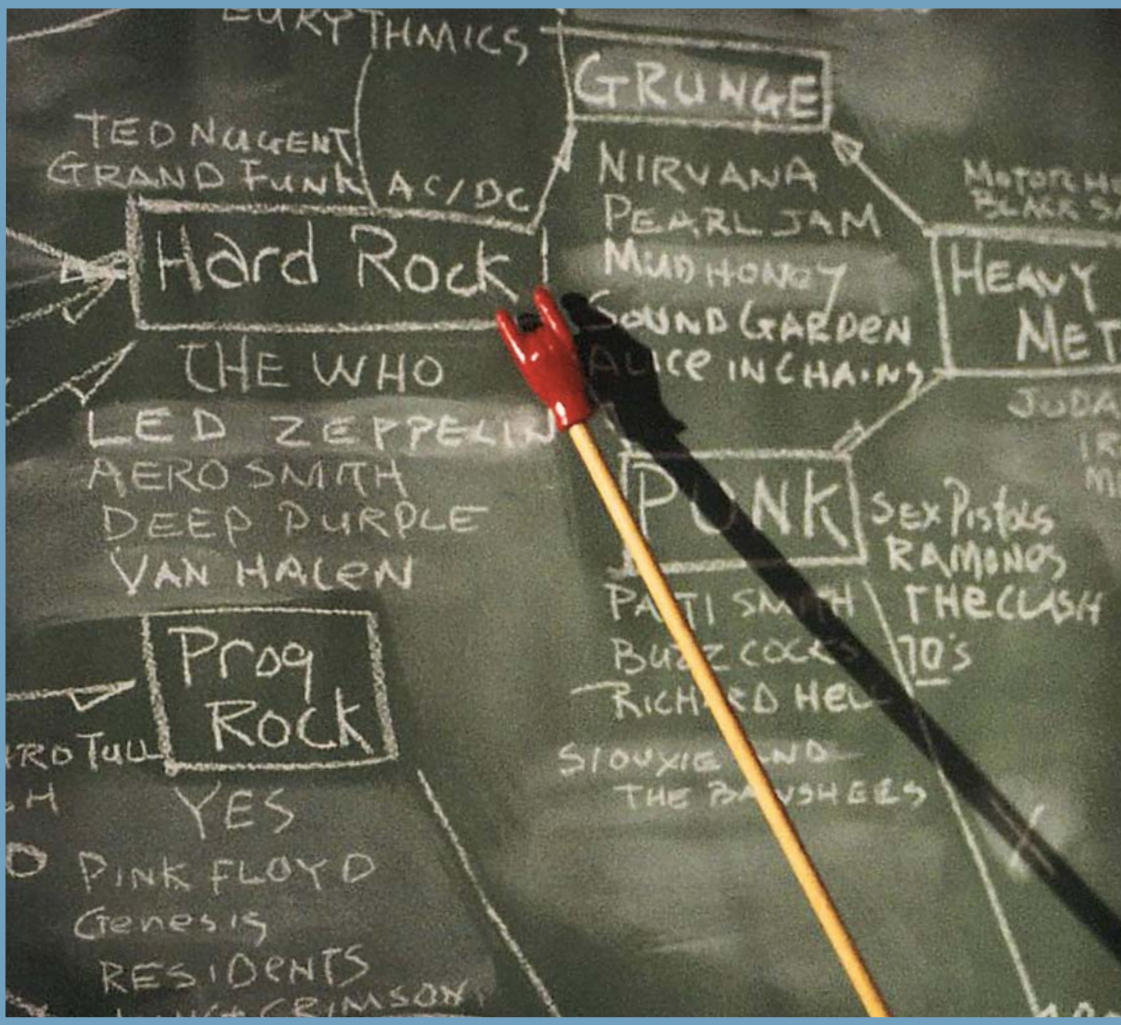
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

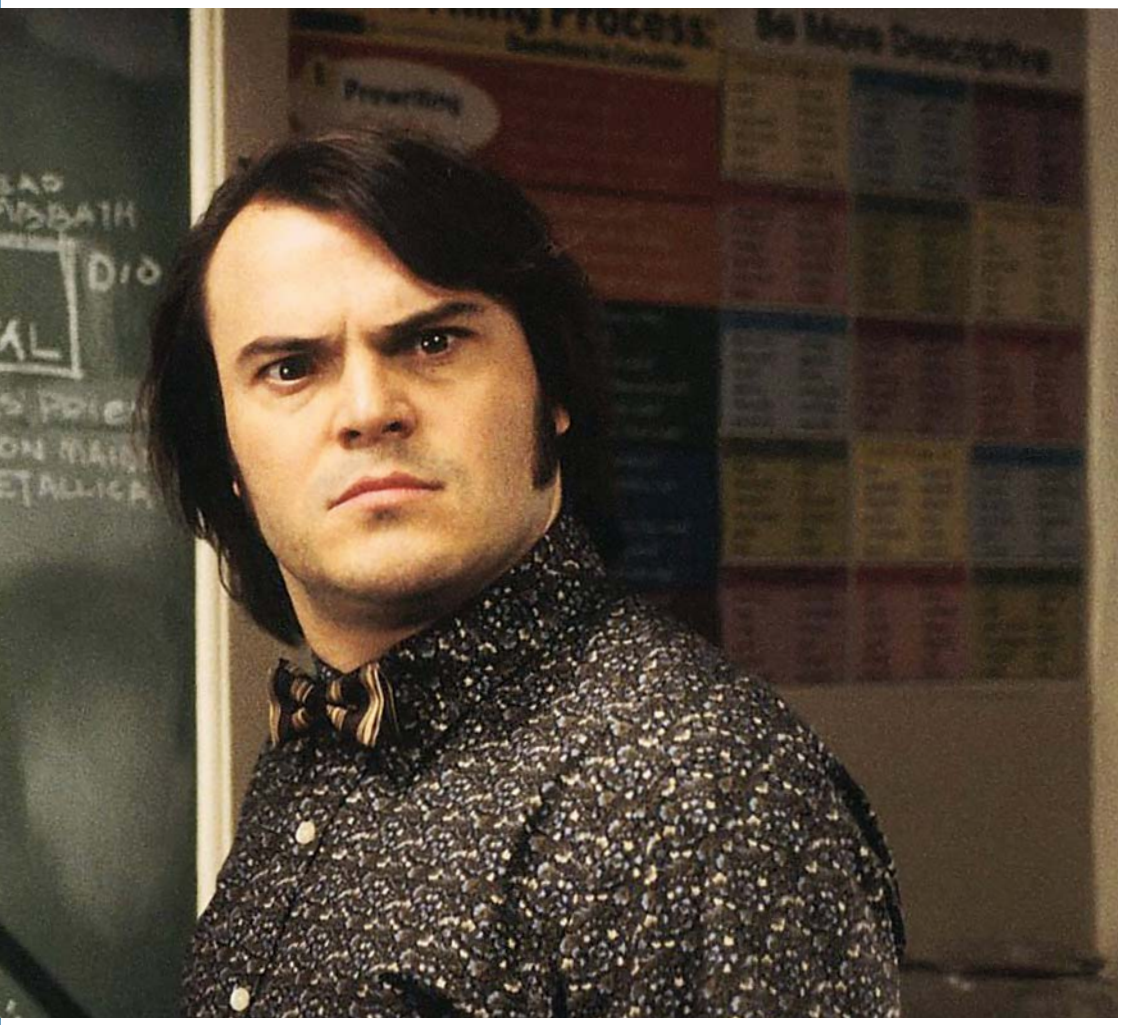
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Les enfants du rock

PAR JULIEN FONFRÈDE



School of Rock de Richard Linklater (2003) →

Une énergie en forme de rébellion, une fureur musicale qui cherche le bruit : le rock est du côté de la jeunesse.

L'histoire l'a prouvé, le rock est du côté de la jeunesse. Une énergie en forme de rébellion, une fureur musicale qui cherche le bruit : tout cela en a fait chavirer (et s'évanouir) plus d'un(e), à travers les époques. Mais qu'en est-il au cinéma ? Qu'en est-il pour les parents qui voudraient échapper à la *pop* systématique et au *folk* sirupeux qui sévissent à tous coups dans le cinéma dit « jeune public » ? Et pour ces enfants à qui l'on cache trop souvent qu'il est parfois très conseillé d'aller contre l'autorité et contre les normes du moment (qu'elles soient musicales, artistiques, sociales, voire politiques) ? Il est important pour un enfant – comme pour un adulte – de s'affirmer en dehors du groupe, de savoir dire non, de chercher la différence au-delà des moules préétablis. Et pour cela il faut des idoles, des références, et il faut connaître son histoire. Ce texte est donc un rapide voyage au sein d'une cinématographie *rock'n'roll* parfaitement adaptée à l'enfance (de 9 ou 10 ans jusqu'à plus d'âge). À vous, maintenant, de juger quels types d'idoles et d'influences ont raison d'être. Car, entre Alice Cooper et Céline Dion, il faut quand même parfois choisir…

Nombreuses sont les histoires pour enfants qui commencent par un Roi. Choisissons donc, nous aussi, de commencer par un *'King'* : Elvis, dans le classique de Richard Thorpe, *Jailhouse Rock* (1957). Fondateur d'une culture *rock'n'roll* dramatisée sur grand écran, troisième (de loin la meilleure pour beaucoup) performance cinématographique d'Elvis Presley, ce film est une touchante et efficace leçon de vie. Le tout jeune Vince Everett (Presley), incarcéré pour homicide involontaire, se découvre un talent de musicien en prison. À sa sortie, dix ans plus tard, il devient un *rocker* riche et célèbre. Trop jeune pour tout comprendre, il sacrifie au passage amour et amitié. Le retour de bâton sera brutal. Bien qu'un peu vieillot dans son didactisme moralisateur, *Jailhouse Rock* n'en reste pas moins un film toujours perspicace pour traiter d'enjeux tels que le défi de grandir ou de trouver sa place (socialement, émotionnellement, artistiquement), dans un monde qui jamais ne sera sien. La grande force du film est de toujours questionner les choix de son héros, accumulant les problématiques sans ne jamais rien refermer ni résoudre. Ici, pas de *happy end* puisque grandir, c'est aussi échouer pour mieux comprendre. Digne de mention, *Jailhouse Rock* est aussi l'occasion de (re)découvrir l'une des plus célèbres séquences musicales du cinéma. Sur un plateau télé, les caméras s'écartent et le cinéma s'engouffre : démonstration magistrale (qui électrifiera n'importe quel spectateur) que le *rock* au cinéma, c'est autant une affaire de ressenti que de représentation.

Dans la même lignée, la comédie musicale goguenarde *Bye Bye Birdie* (George Sidney, 1963) s'impose, différemment mais tout autant, comme un classique. Cette fois, il est question d'adolescentes qui s'émoustillent pour une *rock star* nationale, caricature grotesque de *bad boy* autour duquel toutes s'évanouissent. L'idée est simple : pasticher le Elvis de *Jailhouse Rock* et questionner les adolescentes sur ces tentations amoureuses qui font dévier du droit chemin. Avant de grandir, l'héroïne (drôle et craquante Ann-Margret) devra choisir entre le « bon » ou le « mauvais » garçon. La morale est implacable mais, puisqu'on se moque ici de tout, l'esprit *rock* prévaut néanmoins

joyeusement, avec en sus deux séquences mémorables (sur les chansons *The Telephone Hour* et *You Gotta Be Sincere*).

Toujours du côté d'un *rock* dit « classique », mais pour qui aime son cinéma légèrement plus subversif, les deux films de John Waters, *Hairspray* (1988) et *Cry Baby* (1990), sont là pour séduire. Avec un humour corrosif, ils s'attaquent à la morale ostentatoire des films précédemment cités. Qui aurait cru qu'un jour il serait possible (voire fortement conseillé) de laisser ses enfants entre les mains de cette icône de l'*underground trash* qu'est John Waters… Ici s'affirme une culture *rock* fièrement positionnée du côté de la rébellion *cool* et désinvolte, des marginaux et délinquants en tous genres (comme ces monstres incompris et rejetés pour leur différence qui peuplent nombre

Chez John Waters s'affirme une culture *rock* fièrement positionnée du côté de la rébellion *cool* et désinvolte, des marginaux et délinquants en tous genres (…) avec, en toile de fond, l'Amérique des années 1960.

de films fantastiques pour enfants), avec en toile de fond l'Amérique des années 1960. Dans *Hairspray*, une adolescente rondouillarde combat les normes de la beauté pour participer à un populaire concours de danse télévisé. Au passage, elle s'attaque à la ségrégation raciale de même qu'à un trio maléfique composé de Cher, Sonny Bonno et Debbie (*Blondie*) Harry. Quant à *Cry Baby*, imaginez *Roméo et Juliette* revu par Tex Avery avec un affrontement entre *squares* (bourgeois coincés) et *drapes* (marginaux crasseux/belliqueux), le tout en présence d'Iggy Pop, Tracy Lords (non, vous ne serez pas obligé d'aborder la carrière cinématographique de l'actrice avec votre enfant !) et Johnny Depp. À l'époque, Waters entre pour la première fois dans le système hollywoodien, et réussit cette transition en forme d'exercice de haute voltige avec ces deux films malins à souhait. Deux expériences musicales qui décomplexent tout, la définition même d'un cinéma libre qui rend meilleur, et d'un espace *rock'n'roll* de création socialement responsable, toujours au bon endroit politiquement. L'ordre et la morale n'ont qu'à bien se tenir.

Aborder le *rock* au cinéma par le prisme de l'enfance ne peut se faire sans mentionner bien sûr le *Yellow Submarine* (George Dunning, 1968) des Beatles. Bonheur garanti avec cette plongée dans un monde animé surréel où la liberté créative est la norme et l'absurdité, de rigueur. Dans ce chef-d'œuvre, pas moins de seize chansons des Beatles

↑ **Cry Baby** de John Waters (1990) → **Yellow Submarine** de George Dunning (1968) → **Jailhouse Rock** de Richard Thorpe (1957)

sont mises en scène pour narrer les aventures de « quatre garçons dans le vent » (les Beatles dans leurs propres rôles, mais sans leurs vraies voix) s'en allant combattre les *Blue Meanies*, créatures fascistes venant de conquérir le royaume enchanté de Pepperland. Pour se faire, dans un sous-marin jaune, ils traverseront d'abord les mers du temps, de la science, des monstres, des têtes, des trous et du rien. *Yellow Submarine* est un voyage fantastico-poétique entre Dada, surréalisme et art nouveau dont les images rendirent célèbre l'illustrateur tchèque Heinz Edelmann. Un film initiatique fou pour tout enfant (même très jeune) prêt à penser le monde différemment, librement et, surtout, loin de la terrible logique cartésienne de l'actuel cinéma occidental.

Restons dans l'illogisme et retournons maintenant à l'école, avec *School of Rock* (Richard Linklater, 2003), où le *rock métal* prend sa place. « Enfin ! », diront ceux qui en étaient restés au film d'animation canadien *Rock & Rule* (Clive A. Smith, 1983) des studios Nelvana (*Babar*), ou au beau plaisir juvénile de *Kiss Meets the Phantom of the Park* (Gordon Hessler, 1978) des studios Hanna Barbera (*Scooby-Doo*). Dans *School of Rock*, Jack Black est un *rocker loser* sans le sou qui s'improvise instituteur. Et puisqu'il ne connaît qu'une chose, le *rock*, il l'enseigne secrètement, espérant tenir l'année sans se faire démasquer. L'enjeu narratif est un concours de musique. L'enjeu humain est plus large : trouver sa vocation en s'extirpant des codes de vie qui confinent à la banalité. La culture rock devient ici l'outil allégorique d'une émancipation de l'enfance. Le film décale intelligemment les leçons de morale du passé, en défiant les enfants qui auraient peur d'être différents. Dans la classe sont abordés non seulement les groupes, les musiciens et les anecdotes derrière la création de chansons célèbres, mais aussi le *business rock* (*groupies*, *roadies*, *managers* : dans ce monde en apparence anar, chacun trouve sa place). Bref, tout ce qu'il faut savoir pour comprendre la provocation rebelle d'une culture musicale inspirante vécue en toute sincérité. Un des moments forts du film est l'explication de l'enseignant à ses élèves sur l'importance de savoir dire « non » aux *boss* (parents, directeur d'école et autres figures d'autorité). Une belle et drôle transgression qui devient pourtant source de malaise pour ces jeunes dociles et bien élevés. Mais la petite leçon de philosophie *rock* passe. La libération des carcans sociaux est désormais enclenchée. L'enfant va bientôt écouter, voir et penser autrement. L'heure est à la déprogrammation sociale par l'entremise d'une histoire musicale électrique.

Maintenant, lorsque vous verrez débarquer les *Twisted Sisters* chez Tim Burton (*Pee-Wee's Big Adventure*, 1985), David Bowie chez Jim Henson (*Labyrinth*, 1986) ou Chuck Berry chez Robert Zemeckis (*Back to the Future*, 1985), les musiques signées Elton John (*Gnomeo & Juliet*, 2011), AC/DC (*Iron Man 2*, 2010) ou *Queen* (*Flash Gordon*, 1980), lorsque vous apprécierez les exploits scéniques d'un canard extraterrestre (*Howard the Duck*, 1986) ou de *blues men* hors la loi pour le seigneur (*The Blues Brothers*, 1980), vous saurez que ces moments participent à une plus grande histoire : celle d'une éclectique cinématographie *rock'n'roll*, d'un cinéma de la révolte et surtout d'un lieu de résistance stimulant pour l'enfant qui restera toujours en chacun de nous.